

que nous devons établir, et qui sans cela pourraient paraître peu conséquents avec nos prémisses; préceptes que beaucoup de modernes trouveront sans doute peu orthodoxes, mais que nous essaierons cependant de justifier en leur prêtant le solide appui de l'expérience.

Il est un fait d'observation que nous avons formulé dans la qualification d'*obtusé* que nous donnons à l'organisation du matelot, et les conséquences que nous en avons tirées au sujet des symptômes de ces maladies vont se reproduire dans la thérapeutique, comme complément des preuves que nous avons puisées dans l'étude physique et morale de l'homme de mer. Ce fait est exprimé dans ce qu'on a remarqué depuis long-temps, Ramazzini entre autres, qu'il faut en général forcer les doses des médicaments à l'égard des matelots, circonstance par laquelle se trouve agrandi le champ de la thérapeutique, puisque telle substance qu'on n'ose employer dans les circonstances ordinaires, vu la nécessité de fractionner considérablement les doses, pourra rentrer sans inconvénient dans le formulaire naval, en raison des moindres dangers que pourrait entraîner un peu d'exagération dans les quantités; hâtons-nous de dire pourtant qu'il est telle substance, l'acétate de morphine, par exemple, que nous n'oserions indiquer comme un remède usuel pour tous les médecins navigateurs, dépourvus qu'ils sont quelquefois des lumières indispensables pour l'appliquer avec discernement.

Les surfaces tégumentaires internes et externes, qui sont à peu près les seules voies d'application des remèdes, nous fournissent des considérations importantes à l'égard des gens de mer. Il semble que chaque surface sensitive partage cet engourdissement général dont nous venons de parler. Relativement aux muqueuses, peut-être cette nécessité de forcer les doses est-elle une conséquence de l'état de turgescence habituelle et de l'afflux des liquides par lesquels sont obstruées les voies d'absorption et les villosités sentantes. Toujours est-

il que, dans la plupart des circonstances, les organes digestifs supportent impunément l'agression des agents irritants, et nous en tirerons une conséquence précieuse pour la thérapeutique d'un grand nombre de maladies où la méthode perturbatrice pourra nous procurer de nombreux succès.

Relativement à la peau, nous établirons des conséquences analogues: c'est que la rudesse de cette enveloppe, le peu d'activité des sympathies sensibles qu'elle exerce sur les autres organes, chez les marins, ouvrent la voie à la méthode dérivative, et nous pourrions imprimer à ce tissu des irritations et même des désorganisations qui, chez des individus plus délicats, occasioneraient des ébranlements douloureux, susceptibles de tourner au profit des localisations internes.

Nous voilà suffisamment préparés, je pense, à l'exposition des principes généraux relatifs à chaque médication spéciale.

Nous commencerons par les *anti-phlogistiques directs*. Nous ne dirons rien des *émollients* et des *tempérants*, qui, dans la plupart des cas où l'expectation suffit, favorisent la résolution des maladies irritatives, et, pour le dire en passant, ces cas sont très-nombreux. Nous nous arrêterons particulièrement à la *saignée*. Si, d'une part, nous avons affaire à des individus vigoureux, de l'autre, il ne faut pas perdre de vue que ces hommes sont soumis à des travaux pénibles, quelquefois à l'alimentation insuffisante, et presque toujours à l'influence de l'humidité et des émanations insalubres de l'intérieur des vaisseaux, ne fût-ce que pendant la nuit, où l'équipage dort entassé dans un air concentré. Il est facile d'en conclure qu'il faut se montrer économe du sang des marins, axiome aussi vrai en application médicale qu'en principe politique; mais cela ne veut pas dire qu'il faille s'abstenir de saigner un matelot robuste, et dont le pouls vibre sous le doigt; cela signifie seulement qu'il faut saigner avec modération, observer les effets et se conduire ultérieurement en conséquence; cela veut dire enfin qu'il vaut mieux tirer en deux fois la quantité de

gangrène. Cette croyance nous paraît fondée sur un passage de Rouppe, autorité que nous respectons autant que personne, et que son importance même nous fait un devoir d'examiner scrupuleusement. Ce passage remarquable est relatif aux maladies de poitrine. « L'observation m'a démontré, dit-il, qu'en général les inflammations de poitrine se terminent » par résolution ou par gangrène. Je n'ai eu lieu d'observer » que deux fois la terminaison par suppuration, qui est si fréquente à terre. Cela tient sans doute aux incommodités inséparables des navires, ou peut-être à l'intensité des causes » qui affectent les matelots, ce qui rend leurs maladies beaucoup plus graves que celles qui affectent les hommes qui » habitent le continent. Toutes les fois que j'ai disséqué des » individus morts de pneumonie, j'ai toujours rencontré l'un » des poumons ou tous deux frappés de gangrène. Dans une » épidémie qui régnait en mai 1760, à bord de la *Princesse Caroline*, je trouvais les poumons *durs, noirs* comme de » l'encre, dans les parties latérales et dorsales, et nageant » dans une sérosité rousseâtre. » (p. 24.)

Qui ne reconnaît ici les caractères de l'hépatisation pulmonaire, ou le simple engouement par stase du sang veineux qui n'est qu'un phénomène cadavérique? Qui ne sait aujourd'hui que tels ne sont point les caractères de la gangrène du poumon ordinairement circonscrite, présentant un tissu non pas *dur*, mais mollassé et putrilagineux, quelquefois noir, il est vrai, mais le plus souvent grisâtre et sanieux, toujours très-fétide; caractère qui n'eût pas échappé à un observateur tel que Rouppe. L'hépatisation du reste est confirmée dans la description des symptômes offerts par les malades, qui succombaient rapidement dans de vives angoisses accompagnées de délire et d'écume à la bouche, etc. Ceux qu'on saignait abondamment vivaient de trois à quatre jours; ceux qu'on négligeait de saigner succombaient en vingt-quatre ou quarante-huit heures, effet qui certainement n'eût pas eu lieu

s'il se fût agi de pneumonies gangréneuses avec leur cortège adynamique.

En voilà suffisamment pour prouver jusqu'à l'évidence que l'assertion de Rouppe, qui a tant fait fortune, est basée sur une erreur d'anatomie pathologique, ce qui, certes, était bien pardonnable à l'époque où vivait cet auteur qui se recommande d'ailleurs par tant d'observations précieuses.

Mais si l'allégation est fautive quant aux preuves dont on a voulu l'appuyer, le fait général n'en est pas moins vrai par induction; car si les maladies des marins sont ordinairement très-aiguës, la terminaison par gangrène, résultat de l'excès d'inflammation, doit nécessairement être plus fréquente que dans les circonstances ordinaires. Ce que nous venons de dire s'adresse donc moins à l'opinion de Rouppe en elle-même, qu'au témoignage erroné qu'il importait de rectifier dans l'intérêt de la science. Le passage que nous avons cité se fait remarquer d'ailleurs par d'autres aperçus confirmatifs de diverses opinions que déjà nous avons émises sur la gravité et la rapidité des maladies de l'homme de mer.

Nous savons donc déjà combien est fâcheux le pronostic de ces mêmes maladies, indépendamment de la gravité propre à chacune. Ce pronostic est relatif à l'intensité des causes agissantes à laquelle se trouve naturellement proportionnée celle de la lésion; mais ce qui concourt surtout à rembrunir l'augure, c'est la situation déplorable où les malheureux malades se trouvent à bord. Voyez les balottés dans une couche incommode, plongés dans l'air obscur, fétide et lourd d'un faux-pont, exposés à de perpétuelles variations de température, souvent aux inondations de la mer et de la pluie, etc. etc. Nous avons vu combien le diagnostic offrait parfois de difficultés, nous verrons bientôt de combien d'obstacles et de dégoûts la thérapeutique est environnée. Enfin, lorsqu'à force de soins et de dévouement le malade atteint la convalescence, quelle tâche pour le médecin que celle de

combattre les exigences du service qui appelle un homme utile , et de procurer au malheureux échappé des bras de la mort les douceurs indispensables à la consolidation d'une santé chancelante ; c'est alors qu'il faut trouver dans sa propre industrie les moyens de suppléer à l'avarice des réglemens ; nous avons déjà dit que l'humanité des officiers , par l'intervention du médecin , remédiait autant que possible à cet inconvénient ; mais ce qu'il est impossible de corriger , c'est la mer , l'atmosphère , les secousses , le tumulte , la disette et la détérioration des vivres et de l'eau , les désastres de toute espèce. Aussi , bien que les rechutes soient fréquentes , il est étonnant qu'elles ne le soient pas davantage ; elles le seraient si la constitution du marin ne luttait avantageusement contre tant d'éléments de destruction conjurés contre lui.

Le génie épidémique qui s'exerce avec tant de facilité parmi les équipages aggrave considérablement le pronostic. Si la maladie tire sa source de l'infection , l'individu sain encore se trouvant enchaîné au sein même d'un foyer d'émanations funestes , en subit inévitablement les influences , ou du moins la lutte s'établit entre elles et l'organisme. Si le mal n'est que contagieux , le danger n'en est presque pas diminué , tant sont multipliés les agents de transmission parmi les hommes sans cesse en contact presque obligé les uns avec les autres ; heureux encore lorsque le moral affecté de tristes impressions , ne vient pas prédestinément frapper d'incurabilité des affections si graves , par elles-mêmes et par tant de fatales circonstances.

Il semble que ce soit pour les marins que Baglivi ait écrit cette sentence : *qui sobriè non vivunt , cibique mali succi nimium utuntur , debitamque salutis curam quotidie non adhibent , ac tenique liberæ transpirationis beneficium non obtinent ob cui in naturaliter nimis densam , si morbis corripiantur lethæ iter ægrotant.*

ART. 6.

Nature.

Cet article nous donne lieu à soulever les questions les plus radicales de la science ; c'est précisément pour cela que nous avons voulu aborder cette difficulté , comme nous avons franchement attaqué toutes les autres. C'est une profession de foi que nous proclamons sans réserve : lorsqu'il s'agit des intérêts de l'humanité , tout homme , tout écrivain surtout , doit à l'humanité même le tribut de sa conviction. Il est un fait dont nous sommes pénétrés et d'où découlent toutes nos opinions médicales : c'est que tandis que la nature se plaît à semer dans ses productions une variété qui confond notre intelligence , il nous paraît que c'est commettre une grave inconséquence que de prétendre la rapetisser aux limites de nos classifications artificielles. Nous ne saurions admettre d'identité entre deux objets différents ; une simple variété de forme indique une différence possible dans les vues primitives de la création ; et lorsqu'à l'appui de cette inspiration de la raison brute , viennent se joindre les résultats de l'observation , lorsque nous voyons les corps , même identiques en apparence , répondre d'une manière si variable aux divers agents qui les mettent en jeu , ne sommes-nous pas forcés de convenir que la nature ne crée que des individualités , que nous pouvons , au moyen de certaines analogies , réunir en familles , mais qu'il nous est interdit de placer sous l'empire absolu d'un système universel. Tel est , en peu de mots , le fond de notre opinion sur les maladies comme sur tous les phénomènes du monde physique.

Lorsqu'on connaît la multiplicité des éléments qui concourent à la structure des organes , et qu'on jette un coup-d'œil sur la variété des causes perturbatrices qui assiègent le naviga-

teur, qu'ensuite on veut par voie d'induction, conclure à la nature probable de ses maladies, on est effrayé de la complication du problème. Nous ne reviendrons pas sur le détail de ces causes, amplement développées dans la première partie de cet ouvrage; nous en tirerons seulement cette conclusion, qu'il y a réellement plus de paresse d'esprit que de force d'intelligence à synthétiser toutes ces influences pour les ramener à un effet unique, comme l'a fait Desperrières. Ce n'est pas que nous refusions d'admettre que les dérangements d'une fonction aussi importante que l'exhalation cutanée, ne puissent apporter des troubles fréquents et graves dans l'économie; nous pensons au contraire qu'une infinité de circonstances dans la vie du navigateur, peuvent provoquer ces dérangements, et donner lieu par suite à de fâcheux résultats, mais nous ne voyons là qu'une occasion plutôt qu'une cause immédiate de maladies, et nous admettons avec M. Andral, que la différence des agents produit des affections différentes, soit qu'ils affectent divers tissus, soit qu'ils agissent sur divers organes. En effet, nous avons vu quelle doit être l'influence du froid et de la chaleur qui, à de courts intervalles, peuvent agir à tous les degrés sur la même organisation, et affecter brusquement soit l'organe cutané, soit les surfaces pulmonaires et retentir consécutivement dans tous les appareils.

L'humidité, dont nous avons étudié l'influence, doit certainement avoir un mode d'action différent de celui des agents qui précèdent.

Une autre série de phénomènes spéciaux dérive de l'influence des miasmes répandus dans l'atmosphère d'un vaisseau ou d'un pays infecté.

Les vices de l'alimentation sont encore des sources fécondes et variées de résultats morbides encore mal appréciés.

Une autre classe d'agents morbifiques tire son origine de

la nature des occupations, de la violence ou de la nullité des exercices.

Une autre naît encore des impressions morales, si puissantes sur certains caractères faibles et mélancoliques.

Mais, du sein de cette nombreuse série de causes si différentes, surgit un fait qu'on ne peut méconnaître, c'est que dans la plupart des affections qu'elles engendrent chez l'homme de mer, le caractère inflammatoire est celui qui domine, proposition démontrée par l'inspection des organes malades et par celle des symptômes dominants, comme par l'organisation propre à l'homme de mer. Est-ce à dire pour cela que ces inflammations soient toujours identiques dans leur essence et réclament toujours le même mode de médication? Non sans doute, quoique, dans notre impuissance pour apprécier ces nuances différentielles, la méthode appropriée au traitement de l'inflammation simple doive occuper la première place dans la thérapeutique navale.

On verra au sujet du traitement ce que nous pensons du rôle des nerfs dans les maladies des marins.

Il est bon, avant d'aller plus loin, de nous entendre sur ce que nous appelons *inflammation*: pour nous c'est un mot conventionnel, qui exprime un certain ensemble de symptômes qu'il n'est guère permis de scinder sans apporter la confusion dans une science qui n'est déjà que trop obscure; pour nous, un organe est *enflammé* lorsqu'il est rouge, tuméfié, chaud, plus ou moins douloureux; cela pendant un certain laps de temps, et qu'à l'inspection cadavérique la matière du sang congestionné n'est plus seulement contenue dans les vaisseaux, mais paraît avoir pénétré dans le parenchyme même auquel elle adhère. Ces dernières particularités distinguent l'inflammation de la congestion, qui est passagère et ne pénètre pas l'intimité des tissus. Quant au mot hyperhémie, bien que plus logique, il est encore trop nouveau dans le langage médical pour être adopté dans un ouvrage élémentaire. Enfin,

j'entends par inflammation ce qu'entendaient les praticiens peu éloignés de notre époque et ce qu'entendent encore tous les médecins, sans pouvoir cependant se rendre un compte exact de leur pensée, embarras qui, du reste, est commun à tous les faits primordiaux. Les mots *irritation*, *excitation* sont aussi significatifs sans être plus clairs, et comportent l'idée d'une augmentation d'activité dans les propriétés de l'organisme; il ne s'agit que d'être de bonne foi pour s'entendre.

Il importe encore de nous entendre sur le mot *fièvre*. Dans son acception la plus générale, la fièvre comporte l'idée d'un trouble dans les fonctions de l'appareil circulatoire, trouble qui consiste le plus souvent dans une augmentation d'action, sous le rapport de la fréquence et de l'intensité des pulsations artérielles. Quant aux causes provocatrices de ce désordre circulatoire, voici, sous forme de corollaires, ce qu'il est permis d'en penser dans l'état actuel de la science :

1° Si l'inflammation de l'estomac, des intestins ou de l'ensemble du tube digestif la provoque souvent, elle peut aussi dépendre de l'inflammation de tout autre organe.

2° Les diverses formes de la fièvre ne dépendent pas des divers degrés de l'inflammation, quel que soit du reste l'organe affecté; l'idiosyncrasie paraîtrait plutôt influer sur ces différences.

3° Toute fièvre ne dépend pas nécessairement de l'inflammation.

4° Toute fièvre ne dépend pas toujours de l'altération des solides; c'est-à-dire, que les liquides modifiés sous le rapport de la quantité ou de la qualité peuvent troubler le rythme circulatoire.

5° Il y a des fièvres dont le point de départ est absolument inconnu, ce qui doit nous engager à travailler pour le découvrir.

Il est en médecine navale un champ tout neuf à exploiter,

ce champ, nous l'avons dit, c'est la statistique. Ici viennent s'offrir des questions dont la solution positive ne pourrait être basée que sur un grand nombre de relevés numériques; le dépouillement des rapports médicaux des officiers de santé de la marine, ne dût-il procurer que cet avantage, pourrait encore produire des résultats avantageux pour la science, entre les mains d'un compilateur éclairé.

Il s'agirait de savoir, par exemple, quel est l'organe le plus souvent affecté chez les marins, quels sont les genres d'affection auxquels ils sont le plus sujets, ou, en d'autres termes, quelle est la proportion relative de leurs maladies, dans des circonstances données, c'est-à-dire, en ayant égard à toutes les conditions hygiéniques, physiques et morales où se trouvent les équipages à l'époque des observations.

Dans l'impossibilité de fonder nos aperçus sur un grand nombre de chiffres, nous avons hardiment abordé ces diverses questions, en tâchant d'établir des bases rationnelles, faute d'éléments plus positifs, et si nous sommes parfois tombés dans l'erreur en procédant par la voie fallacieuse de l'induction, nous croirons néanmoins avoir fait quelque chose d'utile à la médecine navale, en frayant la route à nos successeurs et en indiquant la marche à suivre pour arriver à des résultats féconds en applications pratiques. Qui ne sent, en effet, que des notions positives sur les faits en question simplifieraient considérablement et les études du médecin navigateur, en lui désignant les objets qui doivent particulièrement fixer son attention, et l'application des moyens curatifs, en lui permettant de calculer ses ressources thérapeutiques sur sa destination future. Alors disparaîtrait cet immuable tarif des médicaments invariablement distribués depuis plus de trente ans aux médecins des navires. N'est-il pas de la plus grande inconséquence, par exemple, d'imposer au praticien des remèdes dont par avance il est déterminé à ne pas faire usage, et de lui refuser ceux dont il sait faire une heureuse application? Sans doute il y

aurait des inconvénients à laisser sur ce point le libre arbitre à des hommes sans expérience aucune; mais il faudrait au moins, obéissant à la marche irrésistible de la science, réviser un formulaire inspiré par Brown et que doivent exploiter aujourd'hui des disciples de Broussais; il faudrait, puisque les composés de morphine, d'acide hydrocyanique, d'arsenic, d'iode etc., font, dit-on, des merveilles, qu'il fût aussi permis aux médecins de la marine dont les grades constatent la capacité, de dire leur mot sur la valeur de ces remèdes, et partant leur permettre d'en user à bord de leurs vaisseaux.

Il est juste pourtant de faire observer que ces médecins ont la faculté de modifier le tarif dans de certaines bornes; ce que nous venons dire n'a pour but que d'agrandir ces limites et surtout de provoquer la révision des formulaires surannés. Mais déjà nous avons empiété sur l'article suivant.

ART. 7.

Traitement.

Nous abordons la question fondamentale dans laquelle viennent se résoudre tous les problèmes de la science médicale, où doivent aboutir toutes les doctrines; celle d'où dépend le salut du malade, et sur laquelle se fondent les succès ou les revers. Ici nous devons faire abnégation de tout système préconçu et soumettre l'orgueil des théories à l'inflexible exigence des faits; heureux si nous pouvons opérer une fusion satisfaisante et porter les lumières de l'analyse dans un sujet où nous n'avons été devancé par personne!

Il ne s'agit pas pour le moment de déterminer quelle médication peut convenir à telle maladie donnée, mais bien d'établir l'opportunité et les limites de cette médication à l'égard d'un malade placé dans des conditions déterminées.

Expliquons notre pensée par quelques exemples: un homme naturellement sobre, et jouissant des douceurs que donne la fortune au sein des villes, éprouve une pesanteur épigastrique avec amertume de la bouche; la diète, les adoucissants et à la rigueur quelques sangsues à la région douloureuse, feront disparaître le mal; deux grains d'émétique au contraire réveilleront les sympathies dans cette organisation mobile et délicate, et l'on verra s'allumer un mouvement fébrile, reflet d'une irritation exaspérée. Mais supposez le même état d'embarras gastrique chez un homme robuste, intempérant, habitué à l'usage d'aliments grossiers, adonné à de rudes travaux corporels, chez un matelot enfin, la diète et les délayants réussiront encore, mais un vomitif enlèvera le mal avec beaucoup plus de promptitude et non moins de sécurité. Là git le talent du médecin; l'habileté consiste à savoir apprécier la portée de l'instrument qu'il met en jeu, l'organisme qui surgit victorieux ou succombe, suivant qu'il domine l'agent perturbateur ou qu'il en est dominé.

De deux individus, présentant des dispositions parfaitement semblables en apparence, l'un habite une colline verdoyante et respire un air pur et salubre, l'autre est habituellement plongé dans la triste obscurité d'un réduit méphitique; tous deux sont atteints de délire avec signes d'irritation encéphalique; chez le premier des saignées abondantes ramènent le calme auquel succède bientôt la convalescence; chez l'autre, les saignées apaisent aussi les symptômes d'exaltation; mais ce calme perfide est l'avant-coureur d'une prostration funeste: tous deux avaient une méningite, mais chez le premier elle était franchement inflammatoire, et chez l'autre elle annonçait le typhus.

Ces exemples étaient nécessaires pour que le lecteur pût concilier ce que nous avons dit de l'énergie des fonctions organiques chez l'homme de mer et du génie inflammatoire qui domine dans l'ensemble de ses maladies, avec les préceptes